

# sur une courte défaite

3 70 000 voix manquantes, dont certaines volées (aux Comores, à Wallis et Futuna, à Djibouti) sur un total de 26 millions et demi d'électeurs, c'est dommage.

La gauche est battue ; elle n'en a pas moins fait son meilleur score depuis très longtemps. En tout cas, depuis l'assemblée constituante de la Libération. Elle a dépassé son score du Front Populaire — et pourtant la voie électorale lui avait alors fourni une majorité parlementaire et, par là, la victoire.

Il faut d'abord redire ceci : l'unité refaite, les options présidentielles ébauchant pour la première fois une synthèse entre le programme commun et les options du courant autogestionnaire, la qualité de la campagne du candidat ont permis à la gauche une extraordinaire avancée. Chacun sait aujourd'hui que deux sur trois des hommes et des femmes de moins de 40 ans qui sont le nerf essentiel de l'activité du pays tout entier ont voté pour François Mitterrand. L'avenir dira comment Giscard d'Estaing s'accommodera de cette situation et surmontera les difficiles contradictions qu'elle comporte.

La campagne a déjà montré d'ailleurs que la gauche était plus avancée dans le dépassement de ses divergences que la droite, et cela se lit dans la clarté des options de François Mitterrand et dans l'obscurité de celles de Giscard d'Estaing. Voir dans ses changements de programme entre le premier et le second tour.

Il n'est pas possible que tout s'arrête là. A 46 % ou 47 %, l'interprétation du scrutin aurait été : « *la gauche décidément ne vaincra jamais* ». A 49,3 % — sans les voix volées dans quelques territoires d'outre-mer, à 49,5 % — l'interprétation du scrutin est : « *la gauche peut vaincre et elle y est prête* ».

Moyennant quoi Giscard d'Estaing est élu. Dans la lettre actuelle de la constitution, pour 7 ans. 7 ans de quoi ? Regardons cette campagne. 7 ans de discours vagues, d'engagements imprécis, de mensonges sur les chiffres économiques, de mégalomanie et de cynisme total dans le comportement à l'égard des Français, ses concitoyens. 7 ans de république des ducs, 7 ans d'information dirigée, 7 ans de répression policière (où a-t-on vu que Giscard d'Estaing a désavoué son camarade de parti Marcellin ?).

On n'insistera jamais assez sur le fait que plus de la moitié des électeurs de Giscard d'Estaing annonçaient vouloir voter par référence à sa seule personnalité, et moins de 30 % par rapport à son programme, tandis que François Mitterrand ralliait des électeurs dont 66 % se prononçaient en fonction de son orientation et de ses options, et 34 % seulement en fonction de divers autres critères.

C'est en fait une volonté politique très forte qui vient

de se marquer, à laquelle la victoire n'a échappé que presque par hasard.

Cette volonté politique forte se traduit d'ailleurs par le fait qu'au lendemain du scrutin, il y a plus de colère que de démobilisation, plus de volonté de combat que de repli apathique. Les adhésions arrivent en masse et la victoire à portée de la main maintenant se profile, si l'on sait en prendre les conditions.

Mais quelles conditions ? C'est le bilan de la campagne qui peut les éclairer.

Il est sûr que cette campagne a manqué de trois choses :

— d'une part, elle a souffert de devoir s'appuyer sur un programme commun dont l'archaïsme économique et social a été durement ressenti ;

— d'autre part, elle a manqué de souffle dans la description du projet d'avenir que le socialisme français peut proposer à la France tout entière. Sur ce point, l'importante contribution du courant autogestionnaire n'a pas été complètement reçue ni complètement utilisée, et là se décrit une de nos tâches importantes pour l'avenir proche ;

— enfin, il ne fait pas de doute qu'il y ait eu quelques hésitations dans le camp de l'ensemble de la gauche et aussi dans l'extrême gauche, leurs discours volontairement provocateurs ou annonceurs d'un désastre ont à coup sûr éloigné de la gauche des dizaines de milliers de voix.

Les camarades, même au sein du PSU, qui se sont sentis indifférents à cette campagne, ne s'y sont pas reconnus et finalement ne l'ont pas faite ou ne l'ont faite qu'avec des mots d'ordre qui posaient le problème d'après la victoire, sans poser celui de la mobilisation, portent eux aussi une responsabilité à laquelle il convient qu'ils songent. L'importance de la défaite politique de la gauche à Paris fait la différence nationale et cela donne à penser...

Un de mes plus vieux camarades du parti et cofondateur avec moi du PSU, un de ceux qui ont vécu les crises, traversé les déserts, remonté le parti après ses débats les plus durs, avec qui j'ai eu quelquefois des désaccords parfois lourds, mais avec qui je m'étais toujours retrouvé, dans les moments fondamentaux, (1967, et le refus de s'associer à la FGDS, 1971 et la volonté de sortir du marginalisme gauchiste) ce camarade m'a fait l'amitié de m'accueillir au meeting de la Mutualité à Paris le 8 mai par ce cri unique et non repris : « *A la soupe !* ». Il est membre du Bureau fédéral de Paris, sans le nommer.

M'adressant à lui seul, dans le secret de sa conscience, mais le sachant porteur des doutes lourds de

certaines camarades du parti, je voudrais lui poser la question suivante. J'ai pour ma part, en accord avec le Bureau national, pris la totalité du risque qu'impliquait le mandat voté par le conseil national extraordinaire : « *Tout faire pour la victoire de François Mitterrand* ». La question est : *suis-je coupable de n'avoir pas fait assez d'efforts pour cette victoire, de ne pas en avoir posé assez de ces actes qui motivaient son : « à la soupe » ?*

La soupe mes camarades, réfléchissons-y.

Convertir la France au socialisme, amorcer l'énorme mouvement mondial de désengagement de l'impérialisme américain dans la construction d'une société différente, plus libre, plus soucieuse de la qualité de sa vie, moins frénétiquement orientée sur sa croissance, capable de s'opposer aux USA à propos de leur politique en Amérique latine et au Vietnam, commencer cette longue affaire supposera que les responsables de nos organisations participent à la tâche. Son cri ayant eu les honneurs du journal *Le Monde*, notre camarade a ouvert un débat dans le parti, je n'aurai garde de le laisser oublier. Quand j'ai entendu ce cri de ce vieux camarade, je me suis dit : « *tiens, il en est à souhaiter la victoire de Giscard* ».

C'est aujourd'hui un débat que l'on peut juger terminé. Le seul regret, c'est que certains aient mesuré les enjeux un peu plus tard que d'autres.

Mais devant la victoire de la droite rassemblée sous l'égide de l'extrême-droite, je ne doute pas que la totalité du parti réalise rétrospectivement la justesse de notre combat pour la victoire de François Mitterrand, pour le déblocage et l'ouverture de la marche en avant des masses vers le socialisme.

Il suffit de cet accord entre nous sur le jugement du résultat final pour que rien ne soit gâché et pour que cette formidable avancée soit en fait la première étape de l'offensive qui, à travers l'insertion du courant socialiste autogestionnaire dans une dynamique unitaire, lui permettra de peser de tout son poids dans l'expression publique de l'ensemble de la gauche. Et par là d'ouvrir un jour la voie vers la victoire.



*Par*  
**Michel Rocard**

Tous ceux qui n'ont pas compris dès l'ouverture de la campagne qu'une chance était offerte à condition de la jouer à fond pour ne pas donner la moindre impression de doute, de désaccord ou de distance, ont pris leurs risques et ils sont graves. Les prestations publiques d'Ariette Laguiller et d'Alain Krivine, leurs émissions télévisées, leurs critiques féroces du candidat unique de la gauche, leurs discours volontairement provocateurs ou annonceurs d'un désastre ont à coup sûr éloigné de la gauche des dizaines de milliers de voix.

Les camarades, même au sein du PSU, qui se sont sentis indifférents à cette campagne, ne s'y sont pas reconnus et finalement ne l'ont pas faite ou ne l'ont faite qu'avec des mots d'ordre qui posaient le problème d'après la victoire, sans poser celui de la mobilisation, portent eux aussi une responsabilité à laquelle il convient qu'ils songent. L'importance de la défaite politique de la gauche à Paris fait la différence nationale et cela donne à penser...

Un de mes plus vieux camarades du parti et cofondateur avec moi du PSU, un de ceux qui ont vécu les crises, traversé les déserts, remonté le parti après ses débats les plus durs, avec qui j'ai eu quelquefois des désaccords parfois lourds, mais avec qui je m'étais toujours retrouvé, dans les moments fondamentaux, (1967, et le refus de s'associer à la FGDS, 1971 et la volonté de sortir du marginalisme gauchiste) ce camarade m'a fait l'amitié de m'accueillir au meeting de la Mutualité à Paris le 8 mai par ce cri unique et non repris : « *A la soupe !* ». Il est membre du Bureau fédéral de Paris, sans le nommer.

M'adressant à lui seul, dans le secret de sa conscience, mais le sachant porteur des doutes lourds de certains camarades du parti, je voudrais lui poser la question suivante. J'ai pour ma part, en accord avec le

Bureau national, pris la totalité du risque qu'impliquait le mandat voté par le conseil national extraordinaire : « *Tout faire pour la victoire de François Mitterrand* ». La question est : *suis-je coupable de n'avoir pas fait assez d'efforts pour cette victoire, de ne pas en avoir posé assez de ces actes qui motivaient son : « à la soupe » ?*

La soupe mes camarades, réfléchissons-y.

Convertir la France au socialisme, amorcer l'énorme mouvement mondial de désengagement de l'impérialisme américain dans la construction d'une société différente, plus libre, plus soucieuse de la qualité de sa vie, moins frénétiquement orientée sur sa croissance, capable de s'opposer aux USA à propos de leur politique en Amérique latine et au Vietnam, commencer cette longue affaire supposera que les responsables de nos organisations participent à la tâche. Son cri ayant eu les honneurs du journal *Le Monde*, notre camarade a ouvert un débat dans le parti, je n'aurai garde de le laisser oublier. Quand j'ai entendu ce cri de ce vieux camarade je me suis dit : « *tiens, il en est à souhaiter la victoire de*

*Giscard* ».

C'est aujourd'hui un débat que l'on peut juger terminé. Le seul regret, c'est que certains aient mesuré les enjeux un peu plus tard que d'autres.

Mais devant la victoire de la droite rassemblée sous l'égide de l'extrême-droite, je ne doute pas que la totalité du parti réalise rétrospectivement la justesse de notre combat pour la victoire de François Mitterrand, pour le déblocage et l'ouverture de la marche en avant des masses vers le socialisme.

Il suffit de cet accord entre nous sur le jugement du résultat final pour que rien ne soit gâché et pour que cette formidable avancée soit en fait la première étape de l'offensive qui, à travers l'insertion du courant socialiste autogestionnaire dans une dynamique unitaire, lui permettra de peser de tout son poids dans l'expression publique de l'ensemble de la gauche. Et par là d'ouvrir un jour la voie vers la victoire.